

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

175-176 | juillet-septembre 2005

Vérités de la fiction

Fictions d'une mission

Île de Pâques 1934-1935

Christine Laurière



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/29561>

DOI : 10.4000/lhomme.29561

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2005

Pagination : 321-343

ISBN : 2-7132-2035-1

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Christine Laurière, « Fictions d'une mission », *L'Homme* [En ligne], 175-176 | juillet-septembre 2005, mis en ligne le 01 janvier 2007, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/29561> ; DOI : 10.4000/lhomme.29561

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=LHOM&ID_NUMPUBLIE=LHOM_175&ID_ARTICLE=LHOM_175_0321

Fictions d'une mission. Île de Pâques 1934-1935

par Christine LAURIÈRE

| Éditions de l'EHESS | *L'Homme*

2005/3-4 - N° 175-176

ISSN 0439-4216 | ISBN 2-7132-2035-1 | pages 321 à 343

Pour citer cet article :

—Laurière C., Fictions d'une mission. Île de Pâques 1934-1935, *L'Homme* 2005/ 3-4, N° 175-176, p. 321-343.

Distribution électronique Cairn pour les Éditions de l'EHESS.

© Éditions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Fictions d'une mission

Île de Pâques 1934-1935

Christine Laurière

LE 16 SEPTEMBRE 1932, lors d'une séance de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, l'orientaliste Paul Pelliot lit une lettre que lui a envoyée Guillaume de Hevesy, le premier du mois¹. Le linguiste hongrois, installé à Paris, lui fait part des conclusions auxquelles il est parvenu à propos de « la très grande similitude entre les caractères dont sont formées les deux écritures » de l'île de Pâques et de la civilisation de Mohenjo-Daro et Harappa, distantes dans le temps de pas moins de cinq mille ans et dans l'espace de quelques 25 000 kilomètres. Selon Guillaume de Hevesy, c'est en assistant à un cours du grand indianiste Sylvain Lévi au Collège de France que l'idée lui vint de creuser ce rapprochement : « M. Sylvain Lévi [...] nous fit connaître la nouvelle civilisation de Mohenjo-Daro. Il avait insisté à ce moment sur les essais infructueux faits pour rattacher son écriture à d'autres systèmes hiéroglyphiques. Mais tous les termes de comparaison se plaçaient à l'Ouest. À l'Est, il y avait entre autres l'écriture de l'île de Pâques, moins étudiée. Je me suis décidé à voir de ce côté [...] »². Il commence ses investigations en s'aidant d'une photographie d'une tablette de l'île de Pâques et des reproductions des sceaux de l'Indus publiées dans une étude anglaise.

1. Cette lettre est reproduite dans son intégralité dans les *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1932, ainsi que dans le *Bulletin de la Société des Américanistes belges*, en décembre 1932 : 120-127.

2. Guillaume de Hevesy, « Sur une écriture océanienne paraissant d'origine néolithique », .../...

————— Cet article, résumé d'un chapitre de ma thèse consacré à cette importante mission méconnue, est davantage centré sur la personne et les travaux d'Alfred Métraux. Pour mieux connaître la mission versant Lavachery, je renvoie au récit, fidèle et extrêmement vivant, que Thomas Lavachery, son petit-fils, a fait de l'expédition ethnographique, à partir du récit de voyage et des archives de son grand-père : Thomas Lavachery, *Île de Pâques 1934-1935. Expédition Métraux-Lavachery*, Bruxelles, Buch, 1995. Je remercie Alain Monnier de m'avoir indiqué cet ouvrage. Voir aussi le film de Thomas Lavachery, contenant des images d'archives de la mission, *Les Hommes de Pâques* (2002). On peut également consulter Steven Roger Fischer, qui livre un bilan critique de la mission dans le chapitre « The franco-belgian expedition of 1934-1935 and Alfred Métraux » de son ouvrage *Rongorongo. The Easter Island Script : History, Traditions, Texts*, Oxford, Clarendon Press, 1997 : 158-171).

En 1922, le monde des archéologues, des philologues et des orientalistes avait frémi devant l'incroyable nouvelle de la découverte d'un site archéologique bien antérieur à l'époque aryenne, situé dans le Sind (le sud du Pakistan actuel), à Mohenjo-Daro, le « lieu des morts ». La découverte de cette nouvelle civilisation, l'une des plus anciennes de l'Orient, nichée dans la vallée de l'Indus, bouleversait la chronologie du peuplement de l'Inde en allongeant son histoire de plus de deux mille ans. Sir John Marshall, alors directeur des travaux archéologiques aux Indes, y fit entreprendre des fouilles qu'il dirigea de 1922 à 1927. Il publia à Londres en 1931 une somme en trois volumes intitulée *Mohenjo-Daro and the Indus Civilization*, sorte d'état des lieux des recherches sur cette riche cité proto-indienne, au plan géométrique bien dessiné, et dotée d'un système d'égouts très élaboré³. Mais ce sont surtout les milliers de sceaux en stéatite découverts parmi les ruines qui intriguent les archéologues. Ces sceaux sont recouverts d'inscriptions qu'il s'avère impossible de déchiffrer, ni de rattacher à aucune langue ou écriture alors connues. La langue parlée à Mohenjo-Daro ayant également disparu, le mystère s'épaissit et prête le flanc à toutes les extravagances.

Sir John Marshall avance l'hypothèse qui va faire fureur d'une écriture néolithique, source commune des écritures sumérienne, égyptienne, hittite, crétoise, proto-indienne et proto-élamite. Guillaume de Hevesy croit même pouvoir affirmer que cette écriture néolithique pourrait bien être l'écriture de l'île de Pâques, « l'aïeule de toutes les écritures hiéroglyphiques de l'Antiquité »⁴. Il va jusqu'à déceler entre le proto-élamite et l'écriture de l'île de Pâques des signes communs, qui plaideraient en faveur de cette thèse, alors qu'on ne les retrouve déjà plus dans l'écriture de Mohenjo-Daro – ce qui tendrait à prouver que l'écriture pascuane est plus ancienne que cette dernière. À l'appui de sa démonstration, Hevesy produit un tableau de près de cent cinquante comparaisons signe à signe des deux écritures de l'île de Pâques et de l'Indus, où il établit que le dessin de la première est « beaucoup plus détaillé, beaucoup plus fin ; on n'y trouve pas encore ce caractère simplifié, ce souci de standardisation que l'on voit déjà à Mohenjo-Daro »⁵.

[suite de la note 2] *Bulletin de la Société préhistorique française*, 1933, 7-8 : 440. C'est le texte de la conférence prononcée devant les membres de cette Société, le 22 juin 1933, qui est ici reproduit. Sur la « découverte » de Guillaume de Hevesy, et les nombreuses autres théories courant sur l'écriture pascuane (*rongorongo*), se reporter au chapitre « Fantasts and speculators » de Steven Roger Fischer (in *op. cit.* : 140-157). J'ai une dette intellectuelle à l'égard de cet ouvrage, qui m'a permis de mieux comprendre les débats sur le *rongorongo* et l'historiographie afférente.

3. Dans *Tristes Tropiques* (Paris, Plon, 1984 [1955] : 145), Claude Lévi-Strauss se souvient de sa visite à ces sites, au tournant des années 1950, et de son errance dans ces « austères vestiges », « loupes durcies de briques et de tessons ».

4. « Cette écriture néolithique, cette ancêtre de toutes les écritures, ne l'aurions-nous pas devant nous dans les tablettes de l'île de Pâques, île dont toute la culture, au moment de sa découverte, était néolithique encore ? Permettez-moi de vous avouer que j'ai peine à croire qu'il puisse en être autrement » (Guillaume de Hevesy, « Océanie et Inde préaryenne. Mohenjo-Daro et l'île de Pâques », *Bulletin de l'Association française des amis de l'Orient*, 1933, 14-15 : 48). Steven Roger Fischer précise que l'hypothèse de cette écriture néolithique n'est plus aujourd'hui qu'un « conte de fées » (*op. cit.* : 598, note 20).

5. Guillaume de Hevesy, « Sur une écriture océanienne... », *op. cit.* : 440.

La nouvelle de la découverte de Guillaume de Hevesy se répand comme une traînée de poudre dans les cénacles scientifiques, la presse s'en fait l'écho et, pour ses partisans du moins, elle « produit une sensation comparable à celle de l'explosion d'une bombe »⁶. Certains avancent que c'est l'une des plus importantes découvertes de ces dix dernières années⁷, et qu'elle suscite déjà des commentaires sans fin et une admiration presque unanime⁸. Le fait est, comme le souligne Steven Fischer, que « quelques-uns des plus beaux esprits en Europe »⁹ furent convaincus du bien-fondé de son hypothèse, aussi hardie qu'elle ait pu paraître.

Personnalité très influente du champ anthropologique français, Paul Rivet n'est pas le dernier à croire en la vraisemblance des rapprochements de Guillaume de Hevesy, tant ces derniers corroborent en tous points les recherches qu'il mène sur les Océaniens depuis huit ans. Tout comme pour le linguiste hongrois, elles avaient connu une première officialisation grâce à une communication qu'Antoine Meillet, son maître en linguistique, avait lue en son nom à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 12 décembre 1924 : « Les Mélanéo-Polynésiens et les Australiens en Amérique »¹⁰. Paul Rivet y établissait qu'un groupe linguistique nord-américain, le groupe Hoka, devait être rattaché à la famille mélanéo-polynésienne, et qu'un groupe sud-américain, le groupe Chon, présentait d'étroites affinités avec la langue australienne. Soucieux de remonter le fil des origines des populations amérindiennes grâce à sa méthode du « trépied de preuves empruntées à toutes les branches de l'ethnologie »¹¹, il étend progressivement son domaine d'investigation aux populations océaniques, auxquelles il attribue un rôle majeur dans le peuplement du monde, des contrées européennes jusqu'aux rivages américains, et dans la diffusion des civilisations primitives¹², dont elles seraient l'archétype.

Très vite, le directeur du musée d'ethnographie du Trocadéro comprend toutes les implications en germe dans l'hypothèse de Guillaume de Hevesy relatives, d'une part, à la confirmation de l'existence de cette première migration humaine

6. José Imbelloni, « Las "tabletas parlantes" de Pascua, monumentos de un sistema gráfico indo-oceánico », *Runa* 1951, 4 : 120. On peut également lire le point 6 de son article : « El descubrimiento de Guillermo de Hevesy » : 120-128.

7. Biren Bonnerjea, « De Hevesy on Munda and Finno-Ugrian Linguistics and Easter Island Script », *American Anthropologist*, 1936, 38 : 148.

8. George Dobo, « Guillaume de Hevesy's Publications », *American Anthropologist* 1933, 35 : 554. Il s'agit de Georges Devereux, qui n'avait pas encore francisé son nom. Pour s'orienter dans le foisonnement bibliographique concernant l'île de Pâques, citons le très utile répertoire édité par Michel-Alain Jumeau, qui liste exhaustivement toutes les publications relatives à Rapanui : *Bibliographie de l'île de Pâques*, publication de la Société de Océanistes, 1997, 46.

9. Steven Fischer, *op. cit.* : 148.

10. *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1924 : 335-342. Pour un premier aperçu de la biographie de Paul Rivet, cf. Christine Laurière, « Chronologie de Paul Rivet », *Gradhiva*, 1999, 26 : 109-128.

11. Paul Rivet, « Les Malayo-Polynésiens en Amérique », *Journal de la Société des Américanistes*, 1926, 18 : 186. Il s'agit de la triple concordance des données linguistiques, ethnographiques et anthropologiques. Cf. Paul Rivet, « Aires de civilisation, aires linguistiques, aires anthropologiques », *L'Anthropologie*, 1921, 31 : 118-119.

12. Paul Rivet, *Titres et Travaux*, 1927 : 24-26.

à l'échelle du globe et, d'autre part, à la détermination géographique de son foyer de rayonnement. « Il y a parmi les ethnologues quasi-unanimité pour leur [aux Polynésiens] attribuer comme lieu d'origine quelque région de l'Asie méridionale ou de l'Insulinde et la remarquable découverte récemment faite par G. de Hevesy [...] apporte à cette thèse une nouvelle preuve aussi inattendue que décisive. »¹³ Plus loin, à propos de cette fameuse écriture et langue néolithiques d'origine océanienne, il précise que « la découverte de G. de Hevesy [...] est susceptible d'apporter à cette thèse [de l'influence océanienne sur l'Europe et l'Afrique] un appui inattendu. Il est en effet possible que l'écriture de Mohenjo-Daro et de Harappa, si proche de l'écriture de l'île de Pâques, soit apparentée également à l'écriture proto-élamite et peut-être même à l'écriture crétoise »¹⁴, et donc, par ricochet, à l'Europe... Ce serait, jubile-t-il, « tout ce monde extrême-oriental qui ferait irruption dans notre vieille Europe, bien avant les invasions sémitiques et indo-européennes. Les sceptiques », prévient Paul Rivet, « diront qu'une fois de plus le "mirage oriental" cherche à nous attirer avec ses décevantes images. Pour ma part, je pense que les vrais chercheurs doivent sans hésitation marcher hardiment vers ce mirage, même s'il n'est en définitive qu'une séduisante illusion »¹⁵. Convaincu du bien-fondé de la découverte de Hevesy, il organise en décembre 1932 dans une salle du musée une petite exposition présentant la découverte du linguiste, et il rédige lui-même le panneau d'introduction pour les visiteurs¹⁶. Président de la Société préhistorique française pour l'année 1933, Paul Rivet invite Guillaume de Hevesy, lors d'une séance de cette société savante au printemps, à développer sa théorie.

Civilisation néolithique, centre originel des premières migrations humaines, filiation ou affinité culturelle entre éléments linguistiques, ethnographiques : voilà autant d'expressions qui ne trompent pas et dénotent une conception de l'histoire culturelle de l'humanité en termes indéniablement *diffusionnistes*. Contrairement à ce qu'une certaine histoire *a posteriori* de la pensée anthropologique pourrait laisser accroire, les théories durkheimiennes et maussiennes ne sont pas si prévalentes dans le champ anthropologique français, Émile Durkheim étant de plus considéré comme un sociologue. Le magistère de Marcel Mauss n'est pas non plus éclatant à Paris. Ses cours sont parfois encensés, mais souvent considérés également avec une certaine perplexité tant la pensée bouillonnante du maître laisse à la traîne ses auditeurs. La prégnance encore très prononcée du diffusionnisme dans les milieux anthropologiques français et étranger, alors à son apogée, explique largement l'écho que reçoit l'hypothèse de Guillaume de Hevesy au début des

13. Paul Rivet, « Les Océaniens », *Journal asiatique*, avril-juin 1933 : 238.

14. *Ibid.* : 247-248.

15. Paul Rivet, discours d'entrée dans ses fonctions de président de la Société préhistorique française (SPF) le 26 janvier 1933, *Bulletin de la SPF*, janvier 1933, 30 (1) : 54.

16. Paul Rivet, « Texte pour la vitrine sur l'île de Pâques », 16 décembre 1932 (Archives de la bibliothèque du Musée de l'Homme [désormais citées : BMH], 2 AM 1 K48d). L'intégralité de ce texte se retrouve dans E. Ahne, « Les hiéroglyphes de l'île de Pâques », *Bulletin des études océaniques* (Tahiti), 1932, 47 : 185-186.

années 1930. Loin d'être un cas isolé relevant de la spéculation, cette dernière est à l'unisson de toute une école de pensée anthropologique¹⁷. Le diffusionnisme est la matrice d'interprétation dominante de l'histoire culturelle de l'humanité, sa sensibilité théorique l'opposant à l'évolutionnisme. Ses problématiques de prédilection le portent à entreprendre la reconstitution historique des grandes migrations humaines à l'échelle du globe – espérant ainsi remonter la piste jusqu'au foyer d'origine de l'homme – et à pointer sur une carte la distribution spatiale de tel(le) ou tel(le) objet ou technique, caractéristique linguistique ou sociale, particularité physique, etc. – fournissant par là même des preuves matérielles des contacts entre populations qui aideraient à identifier ces courants migratoires. De fait, c'est l'origine ultime du phénomène étudié qu'il importe de déterminer, son réseau de propagation et ses apparentements, plutôt que sa signification intrinsèque et sa pertinence sociale. Dans le cas présent, ce n'est pas tant le déchiffrement de l'énigmatique écriture de l'île de Pâques qui suscite l'intérêt que ses possibles connexions avec d'autres systèmes d'écriture. Comme le rappelle justement Alfred Métraux, « aucune clef nouvelle n'avait été proposée pour le déchiffrement des tablettes, mais il semblait que leur origine et leur nature avaient été enfin dévoilées »¹⁸, et c'est cela justement qui passionnait une partie des savants. Et voilà déjà que « les fervents diffusionnistes signalent des ressemblances entre les caractères chinois archaïques et les signes de Mohenjo-Daro. On commence à parler d'un mystérieux centre de civilisation quelque part en Asie d'où d'autres civilisations auraient irradié. [...] Tout ceci donne une idée de la complexité et de l'importance de l'île de Pâques pour l'histoire de la civilisation »¹⁹.

Profondément intrigué par la question des tablettes de l'île de Pâques, désireux de creuser une éventuelle piste intéressante pour ses recherches, et voulant se faire sa propre opinion sur la question, Paul Rivet, avec son énergie et son élan coutumiers, se rend pour un voyage éclair en Belgique fin décembre 1932. Il veut visiter le musée de la congrégation catholique des Sacrés-Cœurs de Picpus, à Braine-le-Comte, à une vingtaine de kilomètres de la capitale brabançonne, à laquelle appartenaient les missionnaires qui évangélisèrent au milieu du XIX^e siècle plusieurs îles de l'archipel Tuamotu (comprenant Tahiti, les Gambier, les Marquises) et, hors de ce périmètre, l'île de Pâques. Bien que privé de quelques-unes de ses plus belles pièces au profit du tout nouveau musée ethnographique pontifical du Latran, le musée de la congrégation abrite toutefois les fameuses quatre tablettes que Monseigneur Jaussen fit collecter, connues sous le nom de la

17. Pour une première approche analytique très documentée, voir Britta Rupp-Eisenreich, « Diffusionnisme », in Patrick Tort, ed., *Dictionnaire du darwinisme et de l'évolutionnisme*, 1, Paris, PUF, 1995 : 1205-1215, plus complète que son premier article sur le même sujet dans Pierre Bonte & Michel Izard, eds, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, PUF, 1992 : 201-202.

18. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques*, Paris, Gallimard, 1941 (« L'Espèce humaine ») : 159.

19. *Ibid.* : 9. C'est la préface à la première édition qui est citée. Elle disparaîtra dans la réédition de 1951, au profit d'un avant-propos remanié. Dans les citations ultérieures, il sera précisé s'il s'agit de la préface de 1941 ou de l'avant-propos de 1951.

Rame, l'Échancrée, la Vermoulue et le Miro²⁰. C'est Henri Lavachery qui l'accueille à Bruxelles et le pilote dans ses visites. Tout comme son aîné, il est persuadé que Guillaume de Hevesy a établi des « rapports certains »²¹ entre les deux écritures, et il est aussi curieux que Paul Rivet de voir par lui-même les tablettes des Pères de Picpus. Ils visitent le musée le 29 décembre 1932. Lors de ce séjour en Belgique, Paul Rivet prend conscience que, somme toute, peu de recherches vraiment scientifiques ont été menées sur les différentes questions que soulèvent l'île de Pâques. Germent alors en lui le désir de rassembler une documentation scientifique systématique au Trocadéro et le projet de mettre sur pied une expédition qui se rendrait à l'île de Pâques et y ferait des recherches, « en appliquant les méthodes nouvelles de l'ethnologie aux problèmes des origines pascuanes »²².

Ce serait aussi pour le musée du Trocadéro l'occasion d'accroître ses collections ethnographiques polynésiennes, et d'essayer de se procurer sur place une de ces fameuses tablettes d'écriture – car le musée n'en possède pas. Dès le départ, une collaboration belge est posée en la personne de Henri Lavachery, Paul Rivet et son musée n'ayant pas les moyens d'organiser seuls une mission aussi lointaine. Côté français, le choix se porte sur Louis-Charles Watelin, archéologue spécialiste de Suze, qui devient le chef de l'expédition. La participation d'Alfred Métraux ne se décide que très tardivement, fin janvier 1934, quelques semaines avant le départ de la mission, en réaction à un énième refus du Fonds national de la recherche scientifique belge remettant brutalement en cause le départ de Henri Lavachery. Il faudra toute l'opiniâtreté de ce dernier et l'intervention providentielle du banquier Adolphe Stoclet auprès du ministre de l'Éducation nationale belge, Maurice Lippens, pour que la situation se débloque et que sa demande aboutisse enfin, la veille du départ des membres français. Il partira plus tard, et rejoindra ses compagnons en Amérique du Sud.

Ainsi, le suppléant choisi par Paul Rivet au désistement éventuel de Henri Lavachery n'est autre que l'ethnologue américain Alfred Métraux. Force est de constater que sa participation à cette mission est donc tout à fait « fortuite »²³, comme il le rappelait lucidement lui-même, aussi étonnant que cela puisse paraître *a posteriori*, lorsque l'on connaît l'importance et la renommée des travaux qu'il effectua sur Rapa Nui. En janvier 1934, il fait halte à Paris, pour quelques semaines de congé. Depuis novembre 1928, il est tout à la fois directeur de

20. Monseigneur Jaussen, évêque de Tahiti, fut le premier à signaler, en 1869, l'existence des tablettes d'écriture et à reconnaître leur importance. Il découvrit la première par hasard, en recevant en hommage des ouailles du père Zumborn, des mèches de cheveux enroulées autour d'un morceau de bois qui n'était autre qu'un fragment de tablette – l'Échancrée. Les modernes Pascuans, ayant perdu le sens de ces tablettes, s'en servaient comme petit bois pour allumer le feu. Pour se faire une idée des collections pascuanes du musée, voir André Ropiteau, « Une visite au musée missionnaire des Pères des Sacrés-Cœurs de Picpus à Braine-le-Comte (Belgique) », *Bulletin de la Société des études océaniques* (Tahiti), 1935, 55 : 518-527.

21. Henri Lavachery, « L'énigme de l'île de Pâques », *Le Petit Parisien*, 3 juin 1934.

22. Communiqué de presse : « Exposition île de Pâques (Mission franco-belge en Océanie), 21 juin – 31 octobre 1935 » (Archives BMH, 2 AM 1 C1f). Georges Henri Rivière est l'auteur anonyme de ce communiqué.

23. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques*, op. cit., préface de 1941 : 9.

l'Institut d'ethnologie de l'université de Tucumán (Argentine), le rédacteur de sa revue, professeur d'ethnographie, et conservateur d'un musée qu'il lui a fallu constituer de toute pièce. Ce fut sur une suggestion de Paul Rivet que cet Institut avait été fondé, d'après le modèle de son aîné parisien, et sa destinée confiée à Métraux, qui venait alors d'achever sa thèse, *La Civilisation matérielle des tribus Tupi-Guarani*, soutenue à la Sorbonne en juin 1928²⁴. Paul Rivet avait effectué en 1927 une mission scientifique en Argentine de quatre mois ; il avait noué des liens très solides avec plusieurs représentants des sphères académique et politique et les avait convaincus de l'utilité d'un tel organisme pour explorer méthodiquement les *terra incognita* de l'ethnographie andine. Il avait écrit au recteur de l'université de Tucumán, Juan Terán, pour soutenir de toute son autorité scientifique la candidature d'Alfred Métraux. « Je vous donne une perle et si vous l'acceptez », poursuivait-il, « je peux vous dire que Tucumán aura le meilleur ethnologue de toute l'Amérique latine »²⁵. Aucune position stable et rémunératrice ne s'offrant à Alfred Métraux à cette époque, il accepta de partir, malgré les craintes que lui inspiraient l'endroit et sa tâche²⁶. Contre toute attente, en peu d'années d'existence, sous son active férule, cet Institut « a réalisé une œuvre considérable. Il a à son actif quatre grandes expéditions ethnographiques dont deux dans le Chaco et une sur le haut-plateau bolivien dans une des régions les moins accessibles et les moins connues de la Bolivie. Au cours de ces missions un ensemble considérable de documents a été réuni : trois langues indigènes sur le point de disparaître ont été sauvées, des collections d'une grande richesse ont été réunies et Tucumán est devenu pour l'Amérique du Sud un centre de recherches ethniques de grande importance »²⁷. L'excellente appréciation, tout à la fois professionnelle et scientifique, de Paul Rivet sur le travail institutionnel et ethnographique accompli est cependant bien loin de concorder avec la propre opinion du jeune ethnologue. Après ces cinq années d'une intense activité intellectuelle – qu'il sous-estime à tort –, dans une région cependant trop isolée pour qu'il ait pu y ressentir les bienfaits d'une émulation humaine et scientifique capable d'apaiser son angoisse existentielle, Alfred Métraux rentre en Europe exténué, moralement et physiquement. « J'ai besoin de repos, je suis fourbu », écrit-il, peu avant son retour, à Yvonne Oddon, sa confidente. « Non par excès de travail, mais par manque de travail. Je suis miné par l'ennui, par le sentiment de la parfaite inutilité de mon

24. Sa thèse est publiée à Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1928.

25. Eduardo Berberian & Eugenia Capuano, *El Instituto de Antropología de la Universidad Nacional de Tucumán*, Buenos Aires, Cabargon, 1974 : 10, cité in Alain Monnier, *Nostalgie du néolithique. De Lausanne à Las Lomitas. Documents sur Alfred Métraux ethnologue*, Genève, Société d'études Alfred Métraux – Labor & Fides, 2003 : 23.

26. « Je ne puis dire qu'en arrivant en Argentine, j'ai éprouvé des impressions capables de dissiper les craintes que je vous avais manifestées. [...] Je me sens horriblement isolé et je frémis à l'idée de devoir consommer ma vie dans ce lieu perdu, sans espoir d'en sortir » (lettre d'Alfred Métraux à Marcel Mauss, Cuevo, 9 mars 1929. Fonds d'archives Marcel Mauss, IMEC, MAS 9.12). Sur les années argentines de Métraux, cf. Santiago Bilbao, *Alfred Métraux en la Argentina. Infortunios de un antropólogo afortunado*, Caracas, X demanda, 2002.

27. Paul Rivet, « L'Institut d'ethnologie de l'université de Tucumán », *Journal de la Société des Américanistes*, n. s., 1933, 25 : 188-189.

existence, par la conviction que ma destinée est sans espoir et que je suis condamné à agoniser dans cet endroit ». Il peste contre ces « cinq ans vides et morts », « cette espèce d'existence d'*outlaw*, de franc-tireur de la science »²⁸, qui l'ont éloigné de l'effervescence régnant au Trocadéro et d'un travail collectif ambivalent. Il regrettera plus d'une fois que Paul Rivet ne l'ait pas gardé en mai 1928 aux côtés de son ami George Henri Rivière avec lequel il venait de monter l'exposition *Les Arts anciens de l'Amérique*, au musée des Arts décoratifs²⁹ ; ensemble, ils auraient pu œuvrer au redressement du musée d'ethnographie du Trocadéro.

Profondément pessimiste sur son avenir professionnel, désireux de ne pas rester plus longtemps en Argentine, Alfred Métraux ne conçoit pas sa venue à Paris autrement que comme une halte régénératrice. Il souhaite reprendre contact avec le milieu ethnographique parisien et voir s'il peut trouver à s'employer quelque part – au Trocadéro, à l'Institut d'ethnologie, à l'École coloniale ou bien encore à l'École pratique des hautes études. Son contrat à Tucumán expire en octobre 1934 et il lui faut assurer la subsistance de sa famille. Il veut également travailler au traitement et classement des objets ethnographiques qu'il a envoyés au musée au cours de ses terrains américanistes, et il aspire à se ressourcer au contact vivifiant de ses amis et de ses camarades du « Troca » : Georges Bataille, George Henri Rivière, Yvonne Oddon, Michel Leiris, André Schaeffner et Henri Lehmann, qu'il rencontre pour la première fois en 1934. Évoquant cette période, ce dernier se souvenait que « chaque samedi, après une semaine d'un exaltant travail collectif [au Trocadéro], nous allions au bal antillais de la rue Blomet, alors lieu de rencontre de l'avant-garde intellectuelle et artistique de Paris. Pendant plusieurs heures, nous dansions avec les Martiniquaises et Guadeloupéennes, séduits par leur beauté et leur charme. Et Métraux se divertissait autant si ce n'est plus que les autres »³⁰.

Mais la parenthèse parisienne n'est pas appelée à durer, alors même que « les jours du Trocadéro ont été de bons jours »³¹ pour Alfred Métraux. Paul Rivet a besoin de quelqu'un au pied levé pour sa mission à l'île de Pâques, et il se trouve qu'Alfred Métraux est là, tout simplement. Qu'il ne soit pas un spécialiste de l'Océanie, qu'il n'ait pas suivi la controverse sur l'« écriture » de l'île de Pâques, voire qu'il n'ait que quelques très courtes semaines pour se préparer à cette longue absence de treize mois : tout cela ne change rien à l'affaire. Ce n'est pas le genre

28. Lettre d'Alfred Métraux à Yvonne Oddon, Tucumán, 21 août 1933 (General Collection, Beinecke Rare Book and Manuscript Library, Yale University, GEN MSS 350). Je remercie Alain Monnier de m'avoir communiqué une copie de la correspondance d'Alfred Métraux adressée à Yvonne Oddon, alors bibliothécaire au musée d'ethnographie du Trocadéro. Au moment de sa retraite, celle-ci confia cette correspondance à Michel Leiris qui la déposa à Yale en 1986 (entretien avec Jean Jamin). Ma reconnaissance va également à Mme Schulmann-Métraux et Daniel Métraux qui m'ont autorisée à reproduire ici de nombreux passages de ces lettres. Dans les références ultérieures à cette correspondance, Alfred Métraux sera abrégé : « A. M. », Yvonne Oddon : « Y. O. », et les archives de Yale University : « AYUL ».

29. Sur cette exposition, cf. Christine Laurière, « George Henri Rivière au Trocadéro. Du magasin de bric-à-brac à la sécheresse de l'étiquette », *Gradhiva*, 2003, 33 : 57-66.

30. Henri Lehmann, « Alfred Métraux (1902-1963) », *Cuadernos (Revista mensual de America Latina)*, 1963, 74 : 9 (ma traduction). Je remercie Mme Schulmann-Métraux de m'avoir indiqué cet article.

31. Lettre d'A. M. à Y. O., en vue des côtes du Portugal, 8-9 mars 1934 (AYUL).

de considérations qui peut affecter la décision de Paul Rivet, homme pragmatique et efficace s'il en est – autoritaire, aussi. Il estime que Métraux est un « excellent chercheur, malgré son âge (trente-deux ans) », qu'il « a déjà un passé scientifique de fouilleur et d'explorateur de premier ordre »³², et il sait que c'est un travailleur acharné qui aura à cœur de se montrer à la hauteur de la tâche. Pour le convaincre, Paul Rivet semble lui avoir fait la promesse qu'à son retour, il l'aiderait à trouver un poste à Paris ; sa participation à la mission en tant que représentant français ne pouvant que renforcer sa crédibilité scientifique en France. De plus, l'île de Pâques est un territoire chilien, donc hispanophone ; Métraux domine parfaitement cette langue et saura traiter avec le gouvernement chilien dont il connaît les arcanes administratifs. Alors pourquoi ne pas l'envoyer poursuivre ses recherches ethnographiques à l'île de Pâques ? Sobrement, l'ethnologue suisse se souvient, dans sa relation de la mission, qu'il fut « invité par M. le professeur Rivet à participer à cette entreprise en qualité d'ethnographe et de linguiste. Je n'hésitai pas à accepter », continue-t-il, « j'étais séduit par l'itinéraire du *Rigault de Genouilly*, qui me permettrait de visiter la côte africaine, et aussi par le désir de travailler chez une population différente de celles que j'avais étudiées jusqu'alors »³³. L'avis passait en effet par tous les principaux ports coloniaux français de la côte Atlantique, et c'était pour Alfred Métraux l'occasion de découvrir les populations africaines. Très lucide quant à sa place dans la mission, il pointait les différences d'approche de chacun et les motivations qui l'avaient décidé à faire le voyage jusqu'à Rapanui :

« M. Watelin entretenait des espoirs que je ne partageais pas. Indifférent aux Pascuans modernes et aux traditions qui pouvaient encore survivre dans l'île, il comptait voir surgir sous sa pioche les murs des vieilles cités, semblables à celles de Mohenjo-Daro. Il avait la certitude que les tranchées qu'il s'appropriait à ouvrir au pied des volcans allaient lui dévoiler une civilisation inconnue. Quant à moi, je dois l'avouer, j'étais attiré par ces quelques centaines de Polynésiens qui avaient survécu à tant de désastres et qui continuaient à parler leur ancienne langue et à se transmettre ses légendes et les contes de leurs lointains ancêtres. Je n'ignorais pas leur état de décadence, leur oubli de la religion et des usages passés, mais j'espérais malgré tout, que dans les rares techniques qui auraient pu subsister et dans les traditions connues encore de quelques vieillards, je pourrais entendre comme un faible murmure venu des temps anciens et m'aider de ces souvenirs pour reprendre l'étude des "mystères" de cette île. »³⁴

Avec l'entrée en lice d'Alfred Métraux, le visage de la mission change donc imperceptiblement. Tout d'abord, si l'ambition archéologique perdure et prime toujours – car c'est elle qui est censée faire toute la lumière sur le mystère de l'écriture pascuane –, l'étude ethnographique de l'Île fait dorénavant partie intégrante des objectifs de l'expédition. Ce n'est donc plus seulement le passé prestigieux de l'Île qui focalisera l'attention des savants, mais aussi la vie quotidienne des Pascuans, plus humble, leurs croyances modernes, leurs coutumes et traditions.

32. Lettre de Paul Rivet à Dugand, 27 juillet 1934 (Archives BMH, 2 AM 1 K34b).

33. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques*, op. cit., préface de 1941 : 9.

34. *Ibid.*, avant-propos de 1951 : 9.

On peut raisonnablement en attendre une meilleure connaissance de cette population isolée et de sa langue – dont il n'existe pas de dictionnaire fiable – qui s'éloignera sans nul doute des images d'Épinal ressassées à son endroit. Ensuite, Alfred Métraux est d'une autre classe d'âge que ses deux autres compagnons et d'une autre génération intellectuelle que Paul Rivet et Louis-Charles Watelin. Enfin, *last but not least*, s'il reconnaît que la méthode préconisée par les diffusionnistes peut parfois être féconde et fondée si elle est restreinte à une aire géographique bien précise, il se méfie de ses débordements³⁵. Son scepticisme scientifique aidant, il se défie immédiatement de l'hypothèse de Guillaume de Hevesy, les tableaux de correspondance entre les deux écritures lui paraissant trop parfaits : « les signes étaient si semblables qu'il eût été audacieux de se montrer sceptique. Ce qui m'inquiéta à ce moment fut précisément la trop grande similitude de ces deux écritures »³⁶. À la différence de Henri Lavachery et de Louis-Charles Watelin qui connaissent tous deux Hevesy et lui sont acquis, Alfred Métraux évite tout contact avec lui avant son départ, ce que lui reprochera plus tard amèrement le linguiste hongrois³⁷.

Mais avant de toucher les côtes de l'île de Pâques, en dehors de toutes les routes maritimes, et de se confronter à ses géants de pierre et ses bois parlants, une longue croisière de cinq mois attend Louis-Charles Watelin, chef de l'expédition, et Alfred Métraux, son cadet de vingt-huit ans. Ils s'embarquent à bord du *Rigault de Genouilly* à Lorient, le 2 mars 1934, avec la fanfare et la foule des grands jours pour saluer leur départ. Un opérateur de Pathé-Journal fait le voyage sur l'avis colonial et filme les adieux au port, la traversée. Le film du départ de Lorient passe aux actualités Pathé. Dans une salle de cinéma de Bruxelles, Henri Lavachery, calé dans un fauteuil, assiste au départ de ses futurs compagnons, en éprouvant sans doute un peu de regret de ne pas être déjà du voyage³⁸. À la mi-juillet, il rejoindra au Pérou Alfred Métraux, devenu chef de la mission. Car, entre-temps, Louis-Charles Watelin a succombé à une pneumonie, contractée lors d'une partie de chasse en Patagonie. Le *Rigault de Genouilly* arrive en vue des côtes de Rapanui le 28 juillet 1934. Les deux hommes en repartiront le 3 janvier 1935, à bord du *Mercator*, navire-école belge.

35. En juin 1927, lors d'un oral pour obtenir le certificat de l'Institut d'ethnologie, Marcel Mauss lui demanda de définir son attitude scientifique en tant qu'ethnologue. Ennuyé de la réponse qu'il lui fit alors, Alfred Métraux revient sur ce point dans une lettre, une semaine plus tard : « je suis un *kulturhistoriker* du centre, c'est à dire que j'ai tendance à envisager les problèmes ethnographiques sous l'angle de cette école, mais je m'efforce toujours en présence des faits de rechercher s'ils ne sont pas susceptibles d'être interprétés comme des phénomènes de convergence. Mon adhésion aux méthodes de Graebner, du P[ère] Schmidt est bien loin d'être complète [...] » (lettre à Marcel Mauss, Lausanne, 27 juin 1927. Fonds d'archives Marcel Mauss, IMEC, MAS 9.12).

36. Alfred Métraux, « Les primitifs. Signaux et symboles, pictogrammes et protoécriture », in *L'Écriture et la psychologie des peuples*, Journée de Synthèse, Paris, Armand. Colin, 1963 : 15.

37. Guillaume de Hevesy, « The Easter Island Script and the Indus Valley Scripts », *Anthropos*, 1938, 33 : 811.

38. Lettre de Henri Lavachery à Paul Rivet, 14 mars 1934 (Archives BMH, Fonds Paul Rivet, 2 AP 1 C).

Si c'est la Polynésie des *Mers du Sud*, décrite par Robert-Louis Stevenson, que les deux compagnons s'attendaient à voir en accostant sur l'île de Pâques, la déception a dû être bien vive. Ni végétation luxuriante, ni climat édénique : ce serait plutôt, de l'avis d'Alfred Métraux, une « monstrueuse pierre ponce, une énorme scorie »³⁹, ou, s'il fallait choisir une image encore plus morbide, un « vaste ossuaire, jonché de squelettes de moutons qui accentuent encore son caractère de gigantesque charnier »⁴⁰. Une côte hérissée de hautes falaises sombres, battues par les vagues, des petites collines arrondies, de vastes étendues herbeuses, détremées, où le pied s'enfonce dans un sol pierreux et où les chevilles se tordent dans une tourbe jaunâtre, très peu d'arbres : on est loin « des visions de douceur, d'abondance et de paix [qu'évoque] le simple mot de Polynésie »⁴¹. Mais pour le moment, il faut passer outre cette première désillusion et lier connaissance avec les habitants venus à leur rencontre et montés à bord saluer l'arrivée du bateau. Pour ces insulaires si isolés du reste des terres habitées, l'accostage d'un navire est toujours un événement considérable qui épice leur quotidien, s'avère prometteur d'échanges et de cadeaux, de marchandises inexistantes sur l'île, comme le savon, le thé, le tabac, les vêtements à l'occidentale que l'on pourra porter le dimanche pour parader à la messe.

Sur les premiers Pascuans que Lavachery et Métraux voient monter à bord et rencontrent sur le rivage lorsqu'ils accostent, leur jugement est dur, à la hauteur de leur désenchantement. Là encore, le dépaysement les fuit : ce ne sont pas des visages de purs Polynésiens qui s'offrent à eux, mais des figures familières de métis, d'Européens. « Combien de nations n'ont-elles pas mêlé leur sang à celui des vieux Maoris ! » s'exclame Alfred Métraux, hésitant à les nommer *indigènes*. « C'est l'histoire de bien des escales que l'on pouvait lire sur ces faces qui se tournaient vers nous. La vieille Polynésie, l'ancienne race de marins et de prêtres savants, où était-elle ? »⁴² Il la cherche dans un nez busqué, un front bombé, la douceur du langage, « l'animation et la gaieté facile des Pascuans »⁴³. Henri Lavachery, quant à lui, leur trouve des airs de « voyous insolents », la foule lui semble « déplaisante », les Pascuans, « au laisser-aller vulgaire », sont « obséquieux ». Les Pascuans qu'il découvre sur le môle ne trouvent pas non plus grâce à ses yeux : elles sont « laides » et leur visage lui fait l'effet d'un « beignet saupoudré de sucre blanc », les femmes ayant « la passion de la poudre de riz » pour blanchir leur teint⁴⁴.

39. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques*, *op. cit.*, préface de 1941 : 24.

40. Alfred Métraux, « Voyage autour de l'île de Pâques », *La Revue de Paris*, 15 juillet 1935 : 385. Il faut ici préciser le statut de l'île de Pâques, territoire chilien depuis les années 1880. La compagnie anglaise Williamson & Balfour loue l'île de Pâques au Chili et s'en sert comme pacages pour ses quarante mille moutons. En contrepartie, elle lui paie un loyer dérisoire qui lui donne le droit de clôturer les trois quarts de l'île (15 000 ha) et de cantonner dans le petit district de Hangaroa (3 000 ha) les 456 habitants, afin de se prémunir contre le vol. Ceux-ci n'ont pas le droit d'aller à leur guise sur leur île ; il leur faut être munis d'une autorisation expresse.

41. Alfred Métraux, « Voyage autour de l'île de Pâques », *op. cit.* : 388.

42. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques*, *op. cit.*, avant-propos de 1951 : 12.

43. *Ibid.*

44. Henri Lavachery, *Île de Pâques*, Paris, Grasset, 1935 : 32 pour toutes les citations.

Il ne faut cependant pas se tromper sur la nature de ce jugement, certes condescendant, mais qui évoluera sensiblement par la suite quand il s'agira de considérer chaque Pascuan dans son individualité. Ce n'est pas un jugement essentialiste, mais plutôt réactif. Il est énoncé en réaction à une situation qui les dépasse par sa soudaineté, et qu'ils ne maîtrisent pas encore : le réveil brutal à six heures du matin, le temps pluvieux et venteux, une mer démontée, de gros rouleaux qui empêchent le navire d'accoster et de décharger les quatre-vingt-dix caisses de matériel dont ils ont absolument besoin, le manque de coopération du commandant français, prêt à les débarquer à l'autre bout de l'île, dans un endroit désert. Et puis, manifestement, la brutalité de leur jugement répond à une autre brutalité, froidement économique celle-là, la brutalité des relations qui s'enclenchent avec les habitants. Car ce sont le rapport marchand, intéressé, le troc, le goût pour les biens matériels de ceux qui n'ont rien, qui prédominent immédiatement. Ici, comme ailleurs, le commerce reste la première forme d'échanges humains et laisse peu de place à l'émerveillement littéraire censé habiter la première rencontre. Les Pascuans n'essayaient pas de déguiser sous des oripeaux diplomatiques ce qu'ils veulent : ils sont avides de biens de consommation courante, de vêtements, de colifichets. Ils apportent en échange « des statuettes grotesques, des cannes et des sabres de bois »⁴⁵, qui ne sont pas du goût d'Alfred Métraux. Ces *curios* le navrent tant ils lui semblent loin des impressionnantes sculptures que l'on peut admirer dans les collections occidentales, et qui ont contribué à parer l'île de Pâques d'une aura mystérieuse. « Ce n'étaient plus que des marionnettes ridicules que l'on échangeait, au milieu des rires moqueurs, pour des pantalons et des savons »⁴⁶. Les hommes marchandent ferme, accusent les marins d'être ladres, et tentent de négocier au mieux leurs objets. « Au milieu de tout ce brouhaha, une grande mélancolie [...] étreignit » Métraux. « Les sculpteurs des statues géantes, les prêtres qui avaient peuplé le ciel et la terre de divinités aux symboles subtils, s'étaient-ils perpétués dans cette pègre levantine ? »⁴⁷ Les impressions livresques cèdent le pas devant une réalité plus prosaïque, l'altérité des Pascuans n'étant plus aussi irréductible ni poétique. À vrai dire, c'est aussi et surtout leur propre chimère d'Européens qui s'évanouit sous leurs yeux : les Pascuans ne sont ni des primitifs, ni le tableau vivant de leurs ancêtres des temps jadis. Le temps ne s'est pas arrêté à Rapanui. À la recherche d'une primitivité originelle pure de tout contact, les deux hommes se désolent : « Quand donc trouverons-nous à l'île de Pâques un être, une manifestation qui ne porte pas la marque du métissage, de l'adultération ? [...] Métraux, une fois de plus, me fait part de ses inquiétudes concernant l'intérêt que pourra avoir une enquête ethnographique dans un milieu aussi abâtardi »⁴⁸.

45. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques*, op. cit., préface de 1941 : 12.

46. *Ibid.*

47. *Ibid.*

48. Henri Lavachery, *Île de Pâques*, op. cit. : 21.

Informés du but de leur visite – procéder à des recherches archéologiques afin de mieux connaître le passé de Rapanui –, les Pascuans ne semblent pas surpris et comprennent très vite ce que ces nouveaux venus espèrent de leur séjour. Il serait illusoire de croire qu'ils sont les premiers à venir s'installer pour quelque temps parmi eux et les questionner à tout propos. Alfred Métraux se rend rapidement compte que les indigènes eux-mêmes ont beaucoup appris du commerce des savants venus enquêter avant eux, et qu'ils sont très au fait de ce que recherchent les deux hommes pour leurs collections d'objets. Ironiquement, il confie à sa femme Eva que les indigènes sont « des plus accueillants et aussi au courant de ce qu'on attend d'eux que s'ils sortaient de l'Institut d'ethnologie »⁴⁹ ! Les Pascuans vont jusqu'à tranquilliser les deux arrivants en leur affirmant qu'ils leur fourniront toutes les antiquités qu'ils désirent acquérir : « Des objets anciens, il n'en est plus beaucoup et il faudra du temps pour les chercher. Mais soyez sans inquiétude, on vous en fabriquera autant que vous en voulez. Tout ce que vous souhaitez, on vous le donnera. Chez vous, personne ne fera la différence ». Terrible réponse qui fait vaciller les certitudes de Métraux et Lavachery quant à l'authenticité de ce que l'on vient de leur offrir... Cette hache d'obsidienne, est-elle vraie ou contrefaite ? « Au seuil de ce monde nouveau », se rappelle Alfred Métraux, ce porte-parole improvisé de la communauté rapanui leur apparut tel « Satan venu nous induire en tentation »⁵⁰. Malgré leur méfiance, ils se feront en effet rouler plus d'une fois par ces habiles artisans et Métraux reconnaissait qu'il avait ainsi acquis une splendide collection de vieux hameçons en pierre qui étaient en fait des copies modernes⁵¹. Mais tout finit par se savoir dans le petit village d'Hangaroa ; il se trouve toujours une bonne âme pour les prévenir de leur crédulité : « Heureusement qu'ils sont aussi bavards que malins et il est rare qu'une pièce fautive ne me soit pas dénoncée dans les vingt-quatre heures comme telle. Ils déploient dans ces falsifications un art étonnant qui prouve bien que le génie artistique des Pascuans est loin d'être mort »⁵².

En acceptant ces premiers cadeaux des Pascuans, « étonnés et ravis »⁵³ de ces marques de considération aussi rapides, les deux compagnons entrent, sans en prendre encore la pleine mesure, dans un cycle interminable de dons/contre-dons dont il leur faudra très vite comprendre toutes les subtilités afin d'en dominer les règles. Leur insertion dans ce « réseau subtil d'obligations réciproques »⁵⁴ va contraindre et fortement codifier la générosité et les échanges entre les deux blancs et les autochtones. Ce n'est pas sans rappeler à Alfred Métraux les principes que Marcel Mauss dégagait dans son *Essai sur le don*. Il constate sur le terrain toute leur force opératoire et leur pertinence. Dans une lettre qu'il envoie

49. Lettre d'Eva Métraux à GHR, 11 septembre 1934 (Archives BMH, 2 AM 1 K65d).

50. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques*, op. cit. : 13.

51. Alfred Métraux, « Easter Island », *Smithsonian Report for 1944* : 439.

52. Lettre d'A. M. à Y. O., Île de Pâques, 12 septembre 1934 (AYUL).

53. Henri Lavachery, *Île de Pâques*, op. cit. : 78.

54. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques*, op. cit. : 15. Henri Lavachery décrit lui aussi ces « magnifiques et terribles principes de la générosité polynésienne » (*Île de Pâques*, op. cit. : 78-79).

à Marcel Mauss un mois avant leur départ vers la Polynésie française, il lui précise avec humour que « la vie dans une société à Potlatch est une des choses les plus désagréables qui soient. Prévoyant la distribution des objets inutiles de mon équipement, je suis écrasé par les "dons". On m'"attaque" à coup de cadeaux et je ne sais comment me défendre »⁵⁵ ! Plus d'une fois, Alfred Métraux bénéficiera sur l'île de Pâques des préceptes et méthodes de travail que Mauss dispensait dans ses cours d'*Instructions d'ethnographie descriptive* à l'Institut d'ethnologie. Il le tenait du reste pour le « meilleur initiateur à l'étude de cette civilisation si différente de celles auxquelles l'Amérique [l'] avait habitué »⁵⁶.

De fait, rompu au contact des populations amérindiennes, Alfred Métraux avoue qu'il fut au début « complètement désaxé lorsqu'il se trouv[a] au contact des Pascuans. On ne saurait imaginer deux mentalités plus différentes », ajoute-t-il.

« Chez les Indiens une intelligence assez lente, une ténacité incroyable, un traditionalisme forcené, chez les autres une intelligence vive et éveillée, une extraordinaire mobilité d'esprit et un goût pervers du changement. Dans l'ordre moral le contraste est tout aussi grand. Les Indiens, du moins ceux que j'ai traités, sont honnêtes, humbles, dévoués sans arrière-pensée et contents de peu. Les Polynésiens sont prodigieusement malhonnêtes, d'une vanité enfantine et mégalomane et insatiables. Il m'a fallu quelques douloureuses expériences pour m'habituer à leur manière d'être. »⁵⁷

Alfred Métraux n'a pas affaire à une population réservée et taciturne, comme les Uro-Chipaya du Chaco⁵⁸ ; les Pascuans se montrent ouverts et coopératifs, voire un peu trop pour la tranquillité d'esprit de l'ethnographe, qui redoute leur mythomanie. Pessimiste, il écrit à Yvonne Oddon :

« Ce que je crains ce n'est pas de ne pas trouver des documents ethnographiques, mais au contraire d'en avoir trop. Hier, j'ai été assailli par des informateurs qui s'offraient les uns vantant leurs mérites comme linguistes, les autres comme mythographes. On me promet des contes palpitants, riches en incidents, de me dicter la grammaire pascuane, sans expressions de Tahiti [*sic*]. Enfin un vrai scandale. De ma vie je n'ai vu une population plus intelligente et vive d'esprit. Ils me déconcertent par leurs connaissances, leur sens de l'observation et les réflexions déconcertantes qu'ils me font. »⁵⁹

Ce sont surtout les conversations qu'il a dans les premiers jours avec Juan Tepano qui le désespèrent et lui font redouter que son enquête ethnographique ne tourne au fiasco. Fils de la plus vieille femme encore en vie, se faisant lui-même passer

55. Lettre d'Alfred Métraux à Marcel Mauss, 5 décembre 1934 (fonds d'archives Marcel Mauss, IMEC, MAS.9.12).

56. *Ibid.*

57. Alfred Métraux, « Première communication à la Société des Américanistes après le retour de l'Île de Pâques » : 5-6 (fonds d'archives Métraux, Laboratoire d'anthropologie sociale du Collège de France, dossier 110). Par la rubrique « Mélange et Nouvelles » du *Journal de la Société des Américanistes*, on apprend que cette communication fut prononcée le 7 mai 1935 et qu'elle était intitulée : « Notes et impressions d'un voyage en Amérique et à l'île de Pâques ».

58. Cf. Christine Laurière, « L'ethnographe sur les marches de la civilisation. Expériences ethnographiques de Paul Rivet et Alfred Métraux en Amérique andine », *Gradhiva*, 1995, 18 : 57-75.

59. Lettre d'A. M. à Y. O., 28-30 juillet 1934 (AYUL).

pour l'un des hommes les plus âgés du village – il prétend avoir quatre-vingts ans, mais en a soixante –, Juan Tepano a derrière lui une belle expérience d'informateur quasi professionnel qui en fait l'interlocuteur idéal pour Alfred Métraux. Enfant, il entendit les anciens évoquer la vie d'antan et les vieilles coutumes. Se considérant comme un sculpteur habile, l'homme a passé sept années au Chili et parle l'espagnol. La première fois que Métraux le vit, il fut frappé par son « air malicieux », et lui trouva « quelque ressemblance avec certains vieux artistes parisiens dont il avait un peu le caractère »⁶⁰. Tepano est tout prêt à suivre la mission pendant son tour archéologique de l'île, moyennant un salaire. Ce Pascuan surprend Métraux par sa vivacité d'esprit, sa mémoire et ses talents de conteur. Métraux considère qu'« il a même des aptitudes surprenantes pour l'ethnographie et un véritable training, le seul malheur dans tout cela est qu'il doit ses qualités au fait qu'il a été l'informateur de Mrs Routledge et de MacMillan Brown, sans parler des autres savants venus dans l'île. Il parle d'abondance mais ses paroles ont déjà été pieusement publiées. Cette constatation m'a si fortement démoralisé que j'ai passé les quinze premiers jours dans une angoisse et un état de prostration impossibles à décrire »⁶¹. Une lecture attentive et critique de la bibliographie lui laisse pourtant entrevoir de sérieuses lacunes dans le corpus ethnographique ; une étude ambitieuse de la linguistique et du folklore pascuans reste encore à faire. Les villageois s'expriment en effet presque tous en tahitien et oublient peu à peu leur ancienne langue, qui n'est plus parlée que par quelques locuteurs âgés. « Le vieux pascuan meurt, mon devoir de Saint Bernard de l'ethnographie m'obligeait à le sauver »⁶², estime Alfred Métraux. Les mythes, les contes pascuans n'ont pas été non plus compilés ni retranscrits avec soin. On peut raisonnablement en espérer des indications importantes sur le système symbolique et religieux des habitants de Rapanui, sur leur conception du monde. C'est un travail indéniablement ingrat, voire « obscur »⁶³, requérant rigueur et patience, qui attend l'ethnologue – rigueur dans la méthode et patience dans l'écoute des indigènes qui peuvent se laisser entraîner par leur verve. Il faut faire preuve de beaucoup de discernement et d'esprit critique pour ne pas se laisser influencer par certains propos et interprétations des Pascuans, soucieux de répondre à leur façon aux attentes de leur interlocuteur. Métraux rapportait ainsi que, « en 1934, quelques-unes des théories de MacMillan Brown avaient déjà été adoptées par les indigènes qui les récitaient comme des légendes et traditions "connues de leurs ancêtres" ! »⁶⁴

60. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques*, *op. cit.*, avant-propos de 1951 : 18.

61. Lettre d'A. M. à Y. O., Île de Pâques, 12 septembre 1934 (AYUL).

62. *Ibid.*

63. *Ibid.*

64. Lettre d'Alfred Métraux à Thomas Barthel, 9 janvier 1957 (citée in Steven Fischer, *op. cit.* : 621, note 2). Le Néo-Zélandais John MacMillan Brown visita l'île pendant cinq mois en 1922, à la recherche du continent disparu du Pacifique, la Lémurie.

Après une dizaine de jours à Mataverí, lieu de résidence de l'un des administrateurs écossais qui les a hébergés, Henri Lavachery et Alfred Métraux entreprennent le tour archéologique des côtes de l'île de Pâques le 8 août 1934, en commençant par le nord. Ils sont accompagnés de Juan Tepano et de sa femme, Maria Ika Tetono, qui fera office de (mauvaise) cuisinière, ainsi que de Nicola Pakomio, l'homme à tout faire de Lavachery, également chargé de l'intendance du camp et du délicat problème de l'approvisionnement en eau, dans une île où la roche est poreuse et ne retient pas les eaux de pluie. Les salaires des deux hommes ont été strictement établis, afin de ne pas créer une surenchère dans le prix de la main d'œuvre pour les administrateurs et de ne pas envenimer les relations entre ces derniers et les Pascuans. Nicola Pakomio a vainement manœuvré pour obtenir plus. Ce sera donc cinq pesos et demi par jour, le taux salarial le plus élevé qu'accorde la compagnie anglaise pour les travaux délicats. Selon Lavachery, cette rémunération dépasse de beaucoup celle accordée aux *peones* sur le continent chilien – un peso. Ne sont pas inclus dans cette rémunération les dédommagements en nature et autres petits cadeaux venant récompenser une trouvaille intéressante.

Pendant deux mois et demi, les camps vont régulièrement se succéder : Ahu Tepeu, Puna Marengo, Vai Tara Kai Ua (proche de la belle plage d'Anakena, berceau de la civilisation pascuane), Hanga Hoonu, Rano Raraku. La petite troupe parcourt à pied chaque étape, afin de mieux repérer et inventorier les sites archéologiques. Une fois installés au campement, le rythme des journées change peu. Métraux accompagne Lavachery dans les premières inspections des nouveaux sites, et c'est souvent l'occasion pour Tepano de raconter les événements, légendaires ou avérés, liés à chaque endroit. Les premiers repérages établis, seul Henri Lavachery parcourt soigneusement le site, note et dessine tout, aidé de Pakomio qui soulève les pierres, marque à la chaux les pétroglyphes découverts, etc. Au grand dépit de Juan Tepano qui goûte fort ces promenades archéologiques, Alfred Métraux reste généralement au camp et le questionne longuement sur la langue et la mythologie pascuane. Parfois, il arrive que Tepano se lasse de ces longs entretiens qui finissent par l'ennuyer tant ils sont répétitifs, malgré sa verve de conteur et son envie de faire connaître intimement à l'ethnologue l'histoire de son île. Inlassablement, Métraux revient à la charge, et « presse littéralement son indicateur comme un citron. Tepano n'a pas été habitué à un tel régime avec Brown. Aussi se fatigue-t-il de répondre. Il use alors d'une formule écrasante pour l'ethnographe, qui croit recueillir une matière vierge. — Tu trouveras tout cela dans le livre de Catarina [Katherine Routledge]. Mais c'est le plus souvent Brown qui est invoqué. Rien ne peut être plus décourageant pour quelqu'un qui, naturellement porté au pessimisme, voit toutes ses appréhensions se confirmer »⁶⁵. Au fur et à mesure des semaines, Alfred Métraux commence à s'inquiéter de la lassitude grandissante gagnant son informateur Juan Tepano devant ses questions sans fin sur les récits de ses ancêtres, et le rythme de travail qu'il lui impose. Agacé et interloqué, Tepano lui lance : « Mais il n'y a donc pas d'histoires

65. Henri Lavachery, *Île de Pâques*, op. cit. : 75.

dans ton pays que tu viens chercher les nôtres ? » Il ne se prive pas non plus de lui faire remarquer que Macmillan Brown le traitait bien mieux que Métraux ne le fait : il ne travaillait pas plus de deux heures par jour, et le Néo-Zélandais le régalaît de pain blanc, de café, de corned beef – autant de denrées qui n’ont pas été prévues dans les provisions amassées par Watelin à Paris⁶⁶.

S’inquiétant de plus en plus de la lassitude affichée par Tepano, soucieux de le ménager, il le prend au mot et décide de raconter un « mythe » célèbre de son pays. Inspiré, Métraux choisit l’*Odyssee* et se met à narrer le périple et les aventures d’Ulysse, puni par les dieux à errer sans fin et à subir leur courroux. Les veillées ont lieu au camp d’Hanga Hoonu, sous la grande tente qui fait office tout à la fois de magasin, de salle à manger et de bureau. Elles réunissent une petite dizaine de personnes, y compris Lavachery et bien sûr Métraux. Captivés par le récit de Métraux, tous ont le visage tendu vers lui ; « Tepano seul ne regarde pas le conteur ; il a le front plissé, penché vers la terre, comme si le récit est présenté à sa critique. Métraux », poursuit Lavachery, « raconte les voyages d’Ulysse avec un sens, je dirai “ethnographique”, de son auditoire ». Ulysse est ainsi devenu, pour les besoins de la prononciation, *Ullite*, et il est *ariki*, c’est-à-dire noble ; il ne retrouve plus son île et vogue sur son canot d’une terre à une autre. Habilement, l’ethnographe ménage ses effets en ne racontant qu’un épisode par soirée pour maintenir l’attention de son auditoire, qui va crescendo. Il instille des éléments polynésiens dans la trame du récit afin de le rendre compréhensible : Circé est devenue la Tatané Tirté, qui change les compagnons d’Ullite en cochons. Cette aventure et celle du Cyclope ravissent les indigènes qui, à leur tour, propagent dans le village les fortunes et infortunes d’Ullite. Tout le monde à Hangaoroa finit par connaître le personnage d’Homère, et un petit garçon sera même baptisé Ullite.

Cette histoire édifiante, parvenue jusqu’à nous, grâce au récit de Henri Lavachery, est un symbole exemplaire de la relation nouée entre un ethnologue et son informateur. Homme soi-disant le plus vieux du village, récipiendaire d’un passé mythologique nimbant Rapanui d’une aura légendaire, Tepano est payé de retour de sa peine par le récit d’un autre passé mythologique prestigieux, celui de la Grèce antique de Homère. Alfred Métraux plonge aux racines de la civilisation occidentale pour s’acquitter de sa dette envers Tepano, instaurant pour quelques soirées un échange propice au resserrement des liens. Les termes de l’échange restent néanmoins irrémédiablement inégaux, la situation de l’enquête ethnographique étant par trop inéquitable ; en l’espèce, il n’y a pas de réciprocité possible.

La solution trouvée par Métraux pour apaiser le climat n’a fait que retarder la crise. Au moment de lever l’avant-dernier camp pour s’installer au pied du célèbre volcan Rano Raraku, elle éclate. Tepano refuse de les suivre plus loin, et s’emporte dans un torrent d’invectives et de reproches. Il veut rentrer au village et vivre dans sa maison, entouré des siens. Il en a assez de la vie de campement spartiate, deux mois et demi de ce régime sont venus à bout de sa résistance. La mission a perdu l’attrait de la nouveauté, le rythme de travail est trop monotone.

66. Ce paragraphe est inspiré de *Ibid.* : 151-154.

« Il est évident », reconnaît Lavachery, « que notre méthode de travail où il y a surtout de la patience et de l'attention lasse nos instables Pascuans. Cet Alfredo qui note des histoires tout le jour ! Cet Enlique qui mesure des pierres et les dessine ! On n'a guère d'agrément à les accompagner. Ils n'ont même pas de choses agréables à manger. Sauf le thé et leur tabac, ils se nourrissent comme des Pascuans. »⁶⁷

On leur reproche aussi d'être trop fermes dans les échanges de cadeaux. Ce raisonnement, sorti de la bouche de Tepano, impose de revoir le mode de fonctionnement de la petite équipe. Métraux ne peut pas se permettre de perdre la précieuse collaboration de son informateur privilégié. Les deux compagnons doivent se séparer. Lavachery va rester seul au camp de Rano Raraku, et Métraux va s'installer au village d'Hangaroa. Il pourra ainsi continuer à travailler avec Tepano, observer de plus près le mode de vie des villageois, et se faire une idée plus complète de l'ethnographie pascuane.

Tout à l'observation de l'ingéniosité des Pascuans à survivre et à trouver des expédients de fortune assurant leur subsistance, Alfred Métraux estime que c'est ce « remarquable talent d'assimilation [qui est] sans nul doute responsable en partie, de la disparition de l'ancienne culture. Alors qu'ils sont le peuple le plus isolé du monde, les Pascuans sont constamment à l'affût des nouvelles idées, des nouvelles modes – et aussi de nouveaux vices. Cette faculté extraordinaire à exploiter n'importe quelle faiblesse ou intérêt chez leurs visiteurs produit quelques résultats amusants »⁶⁸. L'activité la plus rentable consiste en effet à leurrer les archéologues amateurs qui, profitant de la venue annuelle du navire chilien la *Baquedano*, s'offrent une virée sur l'île. Combien de Chiliens ne se vantent-ils pas de posséder des statuettes, des tablettes d'écriture « authentiques », qui ne sont jamais que d'admirables copies façonnées par les mains habiles des artisans faussaires ? Beaucoup d'hommes vivent du commerce de leurs *curios*, ou *monos*⁶⁹, vendus aux marins contre deux morceaux de savon – et qui les revendront à leur tour une fois arrivés à Santiago. Déplorant ce qu'il estime être une décadence stylistique, Métraux tente de restaurer la tradition classique, en montrant aux artisans des photographies des spécimens des collections européennes. En vain. Les sculpteurs reconnaissent franchement que leurs productions sont laides, mais elles satisfont leurs clients qui ne savent pas faire la différence et les apprécient pour ce qu'elles sont. Ce commerce a cependant le mérite de maintenir vivants des techniques et des savoir-faire anciens, de procurer de l'argent à une communauté qui en manque cruellement⁷⁰.

67. *Ibid.* : 165.

68. Alfred Métraux, « Easter Island », *op. cit.* : 439 (ma traduction).

69. « Mono » veut dire « singe ». Les Chiliens appellent ces sculptures ainsi à cause de leur laideur.

70. Alfred Métraux, « Stone images from South American », *Man*, juin 1937, 129-131 : 104 et « Easter Island », *op. cit.* : 439.

Le dépit professionnel que ressent Métraux de se trouver parmi une société oubliée de sa culture traditionnelle se teinte néanmoins d'une incontestable admiration pour une population qui fait preuve de beaucoup de ressources et de capacités d'adaptation face à l'intrusion d'une autre culture dont elle ne maîtrise pas tous les codes. Au cours des multiples conversations qu'il aura dans les années ultérieures avec ses collègues nord-américains – les grands océanistes Peter Buck et Kenneth Emory, les anthropologues Alfred Kroeber, Robert Lowie, Melville Herskovits, etc. –, il se rendra compte qu'il n'a pas été suffisamment attentif à ce phénomène d'acculturation⁷¹, pourtant capital à la survie de cette société. Car cela fait plus de deux siècles et demi que l'île est en contact avec les Occidentaux ; la majeure partie de sa population a été massacrée, déportée puis rapatriée ; l'emprise du christianisme sur la population est forte et sincère : autant de facteurs qui rendent difficile une ethnographie du mode de vie traditionnel des anciens Pascuans, et conduisent Alfred Métraux à affirmer que « la vieille civilisation de l'île de Pâques est morte entre 1862 et 1870 », à cause des déportations massives et de l'évangélisation. En 1934, il ne lui reste plus qu'à « étudier les épaves d'un grand naufrage », une société qui a « pourri au milieu d'une misère sans issue »⁷², consécutive à la destruction de son ordre social. « Jamais je n'aurai fait de l'ethnographie dans des circonstances aussi difficiles. Ce que je recueille ce sont des balbutiements d'agonisants »⁷³, rapporte-t-il à son maître en ethnographie, Marcel Mauss. À Paul Rivet, il évoque les « conditions extrêmement défavorables » dans lesquelles il a poursuivi ses recherches, « l'état de décomposition et de pourriture dans lequel se trouve la population semi-indigène de l'île »⁷⁴, le mal qu'il doit se donner pour recueillir le moindre conte.

Dans ces conditions, il devient extrêmement difficile, si ce n'est illusoire, de se mettre en quête d'une quelconque tablette d'écriture, qui aurait miraculeusement échappé à la pourriture due à l'humidité ou au feu. Cependant, ramener un *rongorongo* fait partie des objectifs qu'a assignés à la mission un Paul Rivet totalement ignorant de la réalité pascuane. La tâche s'avérait sans grand espoir selon l'opinion d'Alfred Métraux, mais il ne veut pas que l'on puisse lui faire grief de ne pas avoir mis tout en œuvre dans ce but. Dès leur arrivée, il lance un appel, qu'il réitérera plus d'une fois, et promet une récompense de mille pesos à quiconque lui signalerait l'existence d'un *rongorongo* ; « une somme dont le montant restait indécis devait être le prix de l'objet lui-même. Une telle promesse provoqua une émotion profonde dans la population indigène »⁷⁵. Obnubilé par

71. Alfred Métraux, « Ethnology of Easter Island », *Bernice Paui Bishop Museum Bulletin*, op. cit. : 4.

72. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques*, op. cit. : respectivement pp. 46, 10 et 45.

73. Lettre d'Alfred Métraux à Marcel Mauss, 11 septembre 1934 (fonds d'archives Marcel Mauss, IMEC, MAS 9.12).

74. Lettre à Paul Rivet, Hangaroa, 5 décembre 1934 (archives BMH, fonds Paul Rivet, 2 AP1 C). Cette lettre, ainsi que trois autres d'Alfred Métraux à Paul Rivet et George Henri Rivière, sont intégralement reproduites dans : Marie-Charlotte Laroche, « Alfred Métraux à l'île de Pâques, de juillet 1934 à janvier 1935 », *Journal de la Société des Océanistes*, 1990, 90 (2) : 175-182.

75. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques*, op. cit. : 152.

cette quête qui est la raison d'être de la mission, s'estimant responsable du succès ou de l'échec de cette dernière, il se démène pour en trouver la trace et comprendre le mystère de cette écriture. Frappés par son comportement, les villageois disent de « Métraux [qu'il] deviendra fou s'il continue à ne penser qu'aux tablettes »⁷⁶. Son entêtement lui vaut même le surnom d'« homme *rongorongo* ». Malgré lui, il est captivé par l'énigme des tablettes et leur impossible déchiffrement. La beauté de ces morceaux de bois gravés de symboles mystérieux le fascine, « l'art graphique des primitifs a[yant] rarement atteint une telle perfection »⁷⁷.

L'importance de la récompense déclenche plusieurs chasses aux tablettes, dans les anfractuosités naturelles des roches au sol, puis dans les grottes. « De nombreux individus se mirent à rêver de grottes et de tablettes. Chaque jour », raconte Alfred Métraux, « quelqu'un venait nous trouver pour nous annoncer qu'il avait eu pendant la nuit la révélation surnaturelle d'une cachette contenant un ou plusieurs de ces objets »⁷⁸. Chacun parle des rumeurs qu'il a entendues. On dit qu'il y a tout juste deux ans, un homme a découvert une tablette dans une grotte, et tous les membres de sa famille sont morts les uns après les autres... En 1934, les « bois parlants » suscitent encore de la révérence ; le moulage de la tablette Mamari que Métraux a emmené depuis Paris remplit ceux qui la voient de crainte. Personne ne voudrait dormir dans sa maison avec un *rongorongo* près de lui ; c'est « tabou », il en mourrait. Mais les Blancs ne craignent rien, les mauvais esprits ne peuvent rien contre eux. Une véritable « folie des grottes », comme la qualifie Lavachery, s'empare des hommes valides, qui se lancent à l'assaut des falaises, mais reculent devant les sites les plus inaccessibles. Les membres de la mission eux-mêmes se laissèrent convaincre une fois de tenter l'escalade d'une falaise, un peu ébranlés par l'assurance de Tepano qui disait avoir reçu des confidences sur l'emplacement d'une grotte fabuleuse. Las, ils n'y trouveront que des hameçons et fragments d'os.

C'est dans les lettres qu'il envoie à ses correspondants parisiens que l'on voit se former les premières conclusions auxquelles est parvenu Alfred Métraux sur la nature de l'écriture pascuane et sa fonction. Ayant refusé dès le départ de céder aux sirènes du mystère, sceptique sur la découverte de Hevesy, Alfred Métraux est resté fidèle à ses premières convictions. À Marcel Mauss, qui est resté en dehors de la préparation de la mission et qui ne semble pas non plus avoir été un partisan de l'hypothèse de Hevesy, il explique franchement – et sans précautions de style –, qu'il est :

« convaincu que ce n'est pas une écriture, mais un moyen mnémotechnique pour retenir des hymnes religieux. [...] Je me suis amusé à examiner les fameux parallèles d'Hevesy : ils me semblent bien douteux et un grand nombre sont à éliminer.

76. Henri Lavachery, *Île de Pâques*, op. cit. : 55.

77. Alfred Métraux, « Les deux énigmes de l'île de Pâques », *La Revue de Paris*, 1^{er} septembre 1939 : 202.

78. Alfred Métraux, *L'Île de Pâques*, op. cit. : 152-153.

La méthode même me paraît plus qu'hasardeuse. Je ne crois pas au mystère de l'île de Pâques [...] On m'a lancé dans les problèmes du Pacifique : je ne les abandonnerai pas mais il est peut-être fâcheux pour toute cette auréole romantique dont on a entouré l'île de Pâque que l'on m'ait lancé sur cette piste. »⁷⁹

Il lui faudra attendre plusieurs mois avant de pouvoir confirmer et étayer ses premières impressions sur cette délicate question. Pour le moment, il peut juste dresser un premier bilan de la mission et présenter schématiquement les résultats du travail de Lavachery et les siens. Manquant de recul, fatigués par ces cinq mois de terrain difficile où ils ont souffert constamment de l'humidité et d'un régime alimentaire exécrationnel, Alfred Métraux a du mal à être objectif et serein. Au total, il a quand même constitué un solide corpus de mythes et légendes, étudié la technologie et les coutumes de cette société, établi un dictionnaire du vieux pascuan et recueilli une collection de jeux de ficelle, de chants et de poésies – sans compter les collections d'objets qu'ils ramènent pour leur musée respectif. Toujours aussi pessimiste, il confie à Yvonne Oddon que ces résultats scientifiques n'ont cependant « rien de sensationnel et tous très loin des espoirs insensés qui étaient à la base de cette mission »⁸⁰. C'est justement ce décalage entre les attentes de Paul Rivet et les résultats de la mission qui met Alfred Métraux mal à l'aise et en porte-à-faux avec son travail quotidien. Se défiant de lui-même, il ironise sur son butin ethnographique : « Aller dans la "mystérieuse" [*sic*] pour en rapporter des hameçons de pierre et des séries de burin ! Il faut un Suisse sans imagination pour un aussi piètre résultat »⁸¹.

Pour Paul Rivet, l'inspirateur de la mission, l'essentiel est cependant sauf : la mission a fait une belle moisson d'objets au profit du musée qui sauve ainsi la face, l'exposition sur l'île de Pâques inaugurée en juin 1935 a tenu toutes ses promesses. Malgré les bases discutables qui décidèrent de l'existence de la mission, les résultats matériels et les acquis scientifiques sont largement à l'honneur du musée d'ethnographie du Trocadéro. Ce n'est pas la moindre ironie de l'histoire que ce soit un opposant à la théorie de Hevesy, raison d'être de la mission, qui ait sauvé du naufrage scientifique l'expédition. Car on peut légitimement se demander ce qu'elle serait devenue s'il ne s'était agi que de procéder à des fouilles archéologiques, conduites par un savant orientaliste sur le retour et un néophyte plein de bonne volonté, absolument pas préparés à un séjour de cinq mois parmi les Pascuans. Il y a en effet très peu d'endroits sur l'île de Pâques où il soit possible de creuser, et il n'est pas certain que Watelin et Lavachery auraient été à même de repérer ces endroits. Que serait-il alors advenu de « la grande et fameuse expédition à la recherche des Sumériens »⁸² ? Lucide, Alfred Métraux est conscient « d'avoir rendu à Rivet de grands services »⁸³ en élargissant les ambitions de l'expédition et en intégrant l'ethnographie et la linguistique à ses objectifs.

79. Lettre de Hangaroa, 5 décembre 1934 (fonds d'archives Mauss, IMEC, MAS 9.12).

80. Lettre d'A. M. à Y. O., Hangaroa, 7 décembre 1934 (AYUL).

81. Lettre d'A. M. à Y. O., île de Pâques, 12 septembre 1934 (AYUL).

82. Lettre d'A. M. à Y. O., Hangaroa, 7 décembre 1934 (AYUL).

83. *Ibid.*

Une fois installé à Honolulu en janvier 1936, en tant que chercheur du grand Centre d'études océanistes du Bishop Museum, Alfred Métraux va s'employer à tordre le cou à un certain nombre de théories, de fictions, plus ou moins vraisemblables concernant l'île de Pâques. Que n'a-t-on dit en effet sur l'île de Pâques ! Continent perdu, Atlantide ou Lémurie, civilisée par les Vikings, les premiers Germains, les Uru de Mésopotamie ou bien encore par les habitants de la vallée de l'Indus, l'île de Pâques est le réceptacle de bien des fantasmes qui, au demeurant, interrogent la science et stimulent la recherche en retour. Alfred Métraux va devenir dans la décennie 1940 le spécialiste incontesté de Rapanui, publiant beaucoup. Plusieurs de ses articles sont conçus comme une réfutation en règle de théories plus ou moins sérieuses. À de multiples reprises, il réaffirmera le caractère essentiellement polynésien de l'île de Pâques et démontrera l'inanité de la théorie du double peuplement. De la même façon, il démontrera l'opinion selon laquelle ce seraient les mêmes hommes qui auraient bâti les magnifiques murs des palais du Cuzco au Pérou et, traversant d'un coup de rame sur un frêle esquif le Pacifique, auraient également construit les plates-formes cérémonielles des *ahus* pascuans. Il n'est pas non plus convaincu des origines mélanésiennes de la population pascuane, et il lui est bien difficile de croire que les chapeaux en tuf rouge couronnant les *moai* sont des réminiscences des cheveux teints en rouge des habitants des îles Salomon ! Prouesse technique, ces *moai* ne sont pas aussi lourds ni aussi anciens qu'on a pu le penser, et Alfred Métraux affirme qu'ils sont polynésiens et l'œuvre des ancêtres des Pascuans modernes.



L'un des principaux apports de Métraux au domaine des études océaniques est d'avoir liquidé définitivement la théorie de Guillaume de Hevesy, et d'avoir proposé une solution raisonnable, en accord avec les connaissances alors disponibles sur les sociétés polynésiennes. Avec William Thomson et Katherine Routledge, il fait partie, selon la jolie formule de Steven Fischer, du « Triumvirat Rapanui » envers lequel tous les scientifiques travaillant sur l'île de Pâques ont une dette intellectuelle. Plus que personne avant lui, Métraux les a amenés tout près d'une solution rationnelle grâce à son interprétation et ses travaux sur le *rongorongong*⁸⁴.

84. Steven Fischer, *op. cit.* : 171. Lire aussi la critique de Steven Fischer sur la pertinence des recherches de Métraux (*ibid.* : 168-169), dépassées à la fin des années 1950 par les travaux de Thomas Barthel et de l'école russe de Saint-Petersbourg. Alfred Métraux, qui était en relation épistolaire avec Thomas Barthel, lui fit d'ailleurs don, avec un certain désintéressement, de ses dix carnets de notes de terrain de 1934. Il fut aussi l'un des premiers vulgarisateurs en langue française des travaux du jeune linguiste allemand qui venaient bousculer sa propre interprétation sur la nature des tablettes, devenue entre-temps un dogme repris par la majorité des Océanistes. Dans un bel exercice d'honnêteté intellectuelle et de rigueur scientifique, Alfred Métraux se livra lui-même en 1962 à un retour critique sur son propre travail, le contextualisant et admettant que ses théories avaient été remises en question par les avancées récentes de la recherche (Alfred Métraux, « Les Primitifs. Signaux et symboles... », *op. cit.* : 9-27. Référence citée dans Steven Fischer, *op. cit.*, 1997).

MOTS CLÉS/KEYWORDS: île de Pâques/*Easter Island* – Rongorongo – histoire de l’anthropologie/*history of anthropology* – terrain ethnographique/*ethnographic field* – exotisme/*exoticism* – diffusionnisme/*diffusionism* – Alfred Métraux – Henri Lavachery.

343

RÉSUMÉ/ABSTRACT

Christine Laurière, *Fictions d'une mission : île de Pâques 1934-1935*. — Partis à la recherche des vestiges archéologiques qui prouveraient l'apparement entre la civilisation pascuane et celle de Mohenjo-Daro – distantes dans le temps de 5000 ans et dans l'espace de 25 000 km –, Alfred Métraux et Henri Lavachery font l'expérience d'un double désenchantement. Théorique d'abord, car l'hypothèse défendue par Guillaume de Hevesy ne tient pas. Humain ensuite, car les Pascuans ne sont pas des primitifs englués dans des temps archaïques ; il leur faut faire le deuil de leur chimère d'exotisme. Il s'agit ici de restituer l'histoire de cette mission ethnographique et le déroulement de ce terrain injustement méconnus.

Christine Laurière, *Fictions of the Easter Island Mission (1934-1935)*. — In the quest to find archeological evidence for proving that the Easter Island civilization was related to that of Mohenjo-Daro (separated by 5.000 years in time and 25.000 km in space), Alfred Métraux and Henri Lavachery experienced a twofold disillusionment. The first was theoretical, since the hypothesis advocated by Guillaume de Hevesy was not valid. The second was human, since the island's inhabitants were not primitives stuck in an archaic past ; the belief in a sort of exoticism had to be given up. The story of this anthropological fieldwork experience is, unfairly, not well known.